

TEMPLON

II

GÉRARD GAROUSTE

LE FIGARO, 7 septembre 2022

Le peintre Gérard Garouste dans la folie de la vie

Par Valérie Duponchelle

Publié le 07/09/2022 à 17:38, mis à jour le 07/09/2022 à 20:21



Gérard Garouste au Centre Pompidou, à Paris, le 5 septembre. *Luc CASTEL*

ENTRETIEN - Le centre Pompidou lui offre sa première rétrospective. Sa vie, ses angoisses, ses visions, prennent possession des lieux en 120 tableaux accrochés au plus serré. Il se raconte.

Garouste au Centre Pompidou, c'est une rétrospective très attendue d'un peintre qui a fait son chemin obstinément. Né en 1946 à Paris, ce bel homme a raconté sa vie dans *L'Intranquille*, récit d'une vie marquée par la guerre, l'antisémitisme, les secrets de famille, l'art, Dieu, la folie et l'amour, publié en 2009 et vendu à plus de 100.000 exemplaires. Il est donc un personnage. Peintre qui ne cesse de dessiner, quel que soit le lieu, il est souvent dans ses tableaux, forme burlesque ou hurlante, séducteur ou fou errant que la recherche du sens hante comme un mystère.

Le parcours de la rétrospective en forme de labyrinthe est comme un cerveau mis en espace où les énigmes se succèdent, de plus en plus mystiques. Sa commissaire du Centre Pompidou, Sophie Duplaix, confronte le jeune Garouste au sombre maniérisme et aux visions d'angoisse, et le peintre habité par l'étude de la kabbale aux couleurs de plus en plus intenses, aux corps-rébus disloqués, mais vivants. La mécène Corinne Ricard raconte que, lorsqu'elle posa pour lui, il a peint les yeux, puis les pieds, et le corps à la fin! L'accrochage très dense fait se succéder les 120 tableaux, souvent de grands formats, qui enivrent l'œil. Un tourbillon de peinture.

LE FIGARO.- Dans le parcours, on vous découvre faisant le fou à l'Élysée, œuvrant au Palace et peignant la figure de *L'Indien*. Quel visage est le plus vrai?

Gérard GAROUSTE. - À l'époque de ce tableau, j'ai fait un rêve dans lequel une voix off et paternelle me disait: *«Tu sais, dans la vie, il y a deux catégories, les classiques et les Indiens.»* Je ne voyais pas le rapport. Mon ami Jean-Michel Ribes m'a dit: *«Tu as fait un jeu de mots entre classiques et caciques!»* On a tous en nous ces deux aspects. Les artistes sont plus du côté Indiens, normalement, mais pas toujours. On retrouve cette opposition entre l'apollinisme et le dionysiaque dans la mythologie grecque. Ou entre le clown blanc dans son costume de lumière et de vérité et l'Auguste qui fait rire avec son costume bariolé de clochard, duo dont j'ai fait un tableau. Il faut pas être trop classique, car on est un emmerdeur en costume, un homme politique. Et il ne faut pas être trop indien car, sinon, on ne sort pas de l'hôpital psychiatrique.

Comment en êtes-vous arrivé à peindre pour la chambre de Danielle Mitterrand?

J'étais dans une bonne galerie, chez Durand-Dessert. Quand Mitterrand est arrivé au pouvoir, il a voulu faire de l'Élysée une manifestation artistique. La France était dans une période de crise. Tous les artistes, Jean-Michel Wilmotte, Philippe Starck, ont dû se faire discrets. J'ai eu la commande du plafond de la première dame de France, sur une proposition de Philippe Starck qui avait la responsabilité de certains appartements. Aujourd'hui, c'est une salle de sport que Brigitte Macron m'a fait visiter. Pourquoi pas!

“ **Gamin, j'étais très mauvais à l'école, j'ai toujours dessiné, pour mes copains et la Fête des mères, c'était la seule manière d'exister auprès de ma maîtresse. Le dessin m'a toujours protégé**

Gérard Garouste

Que vous ont apporté vos «années Palace»?

Le Palace, c'était mon premier gagne-pain sérieux. Cela m'a suffisamment été reproché par le milieu de l'art: à l'époque, c'était très mal vu d'être un décorateur! Andrée Putman m'avait présenté à Fabrice Emaer, le «prince de la nuit». Le Palace était un monument classé, je faisais tous les décors pour la cage de scène qui était interdite au public. Comme pour le rideau de scène du Châtelet, je travaillais avec des équipes de professionnels. Cela m'a apporté l'esprit de la mise en scène d'un tableau. Au théâtre, comme en peinture, on parle de cadre de scène. On retrouve les mêmes principes de lumières. Mes tableaux de cette époque sont des scènes de pièces de théâtre. J'ai beaucoup aimé le théâtre. D'ailleurs, c'est une époque où je ne connaissais pas de peintres. Je n'ai pas connu Yves Klein, les nouveaux réalistes, j'avais bien conscience que c'était ça, l'avant-garde.

La figuration est née de cela?

Oui. Je suis né avec la figuration. Gamin, j'étais très mauvais à l'école, j'ai toujours dessiné, pour mes copains et la Fête des mères, c'était la seule manière d'exister auprès de ma maîtresse. Le dessin m'a toujours protégé.



Balaam, 2005 huile sur toile, 270 × 320 cm. Photo © Centre Pompidou, MNAM-CCI/Philippe Migeat/Dist.

Le succès vous est venu tôt par le grand galeriste de New York, Leo Castelli...

Leo Castelli m'a découvert à la suite d'une exposition à New York de dix artistes français dont le commissaire était le critique d'art Otto Hahn. Il est venu me voir à l'atelier, à l'époque je n'avais qu'un succès d'estime, je ne vendais rien du tout. Otto Hahn a mis mes tableaux au programme de l'exposition. On ne débarque pas à New York avec un carton sous le bras! J'étais exposé à la Holly Solomon Gallery (fondée en 1975 par la collectionneuse Holly Solomon, dont Warhol, Lichtenstein et Rauschenberg firent le portrait, NDLR). Tout le monde passait voir mon tableau *Adhara*, 1981, qui est là aujourd'hui à Pompidou. Il rassemble mes constellations personnelles, la mythologie grecque. J'étais tout fou tout flammes (sic).

Tous me demandaient: «*Avez-vous vu le vieux lion?*». Le vieux lion, c'était Castelli. Castelli, c'était un homme petit, doux, très élégant, pas du tout autoritaire. Il m'avait un jour expliqué sa technique. Quand il faisait un accrochage dans sa galerie, il décidait tout, mais il laissait croire aux artistes qu'ils décidaient. Diplomate et stratège. C'est grâce à lui que j'ai eu du succès, il m'a imposé sur la scène internationale, alors que la cote des artistes français était au plus bas. Si je suis au Centre Pompidou aujourd'hui, il est encore là.



Le Classique, années 1970, huile sur papier marouflé sur toile, 79 × 66 cm. Photo © Centre Pompidou, MNAM-CCI Audrey Laurans et Hélène Mauri

Le regard sur la peinture était-il plus libre aux États-Unis, par rapport à la France, ancrée dans un certain dogme?

Chaque pays a ses dogmes. Aux États-Unis, c'est cette consommation immédiate d'artistes qui montent en flèche et disparaissent, un an après. Parfois, ces révélations atterrissent directement au musée sans avoir jamais été montrées dans une galerie. En France, c'est beaucoup plus doux, il s'agit de passer par des étapes graduelles, d'expositions privées en musées. La France a gardé cette approche intellectuelle. On attend des artistes une reconnaissance qui vient avec le temps.

“ La France a commis l'erreur de se croire toujours capitale des avant-gardes après la Seconde Guerre mondiale

Gérard Garouste

C'est un peu longuet, mais ce n'est pas plus mal. De notre génération d'artistes, combien en restera-t-il? La France a commis l'erreur de se croire toujours capitale des avant-gardes après la Seconde Guerre mondiale. Pour cela, elle s'est choisi ses champions, comme Buren. Castelli était plus ouvert d'esprit puisqu'il montrait aussi bien Joseph Kosuth (chef de file de l'art conceptuel aux États-Unis) que des peintres comme Motherwell, Andy Warhol et moi.



Alt-Neu Shul sur le Pont-Neuf, 2020, huile sur toile, 160 × 220 cm. Photo © Bertrand Huet/Tutti

**Vous avez raconté votre vie malmenée par la maladie psychique.
Vous l'avez dépassée par votre force, votre art...**

Et ma femme (*Élisabeth Garouste, architecte et designer, NDLR*)! J'ai fait son portrait dans celui de la reine Esther qui, dans la tradition juive, est vue comme un instrument de la volonté de Dieu pour empêcher la destruction du peuple juif, le protéger et lui assurer la paix. Mon histoire, c'est une maladie. Coup de chance! Seul l'art permet d'en faire usage. Cela donne vie à la partie sauvage de soi-même que tout le monde ne veut pas affronter. Par la force des choses, j'ai fait une psychanalyse pendant vingt ans. Je ne l'ai pas choisi, c'était mon seul salut, c'était passionnant! C'est très bourgeois, au final, de faire confiance à un fou (rires). Lorsque l'artiste survit à la maladie, la production reprend de plus belle. Ça passe ou ça casse. Mais si ça passe, ça passe bien! La folie, on la soigne toujours, elle est sous contrôle. L'avantage, c'est qu'avec le temps, on a l'expérience. Je n'ai pas le droit d'être trop passionné, illuminé, exalté, fébrile. C'est une alerte pour mes proches.

**Vous sentez-vous le passeur entre les maîtres de l'histoire de l'art,
Tintoret, le Greco, Picasso, et l'art brut?**

Je suis d'accord. Il y a cette rétrospective, classique, du Centre Pompidou, qui me ravit. Et, à côté de cela, je fais une petite exposition rue Chapon, à la galerie Les Arts dessinés, avec Édouard Cohen, un tout jeune artiste, assez fragile, tout près de l'art brut, qui s'exprime avec une écriture frénétique à la Michaux. J'aime passer du plus grand musée de France à peut-être la plus petite galerie de Paris.

**Votre rétrospective incarne l'énigme de la peinture. C'est votre
sentiment personnel?**

Tous les titres que l'on aurait pu trouver laissent entendre une absence, un entre-deux. J'ai fait une exposition chez Daniel Templon qui s'appelait «*Zeugma*», pont en grec, pour parler d'un pont qui n'existe plus et qui laisse deux mondes déconnectés. Cette absence entre deux rives est une idée que j'aime beaucoup. J'attache plus d'importance à l'espace entre deux de mes tableaux qui laisse sous-entendre un tableau manquant. On peut visiter toute l'exposition en parlant d'absence, d'énigme.



Adhara, 1981, huile sur toile, 253 x 395 cm. Photo © Florian Kleinfenn

N'est-ce pas toujours le propos de la grande peinture que de vouloir montrer sans montrer?

Tout ce qui est beau dans la peinture est effleuré, suggéré, jamais donné. La définition de la vulgarité, c'est que justement, elle se donne à voir. Et on en est encombré! C'est la différence entre l'érotisme et la pornographie. Il faut qu'une œuvre soit érotique, jamais au-delà.

«[Gérard Garouste](#)», jusqu'au 2 janvier au Centre Pompidou. Catalogue sous la direction de la commissaire Sophie Duplaix (45 €). Réédition en poche de *L'Intranquille*, récit autobiographique de l'artiste, co-signé avec la journaliste et romancière, Judith Perrignon (Collection Proche, 2022, 7,90€). «*Le banquet de Garouste, Amour d'un triptyque*», par Olivier Kaepelin (Le Seuil, 2022, 22€). «*Vraiment peindre*», entretien entre Gérard Garouste et Catherine Grenier (Le Seuil, 2021, 20€).